

Cécile Hartmann



Diverses expositions

Le CCC de Tours présente deux films vidéo de Cécile Hartmann, *You et Kessoku* réalisés en 2006 entre le Japon et la France: l'occasion est belle de revenir sur le travail de cette artiste dont on a pu voir les œuvres dans quelques festivals importants comme pour le film *Kessoku*, le festival Rencontres Internationales Paris/Berlin et Côté court à Pantin où il a obtenu une mention spéciale du Jury. Cécile Hartmann ne travaille pas ses images dans un studio, à l'écart du fracas du monde contemporain et à la lueur du tungstène. Cécile Hartmann voyage, glane des images au cours de ses séjours, et les retravaille sur ordinateur une fois les événements passés, permettant d'amplifier certains effets de lumière et de couleur ou d'isoler les figures. À la manière de son *Passenger* (2003) – montré en ce moment à Pontault-Combault dans le cadre de l'exposition *Le bruissement des images* –, assise en contre-jour sur le coin d'un lit dans un motel et face à une fenêtre ouvrant

sur un mur de galets sédimentés et grillagés et dont émane toute la lumière de cette photographie, Cécile Hartmann cadre un monde opaque. Résolument tourné vers ce mur anti-bruit, dans la pénombre de cette chambre, aux alentours de l'autoroute, ce personnage féminin magrifié de *Passenger* ne se soucie pas dans son errance contemplative de l'œil qui la capture. Au contraire, elle a délaissé le monde des voyants et s'est attachée à ce qui obstrue la vision sans autre image, dépossédant l'homme de son lointain et de son horizon. On comprend alors que la photographie telle que la conçoit Cécile Hartmann est cette vue sur un espace de lumière encadré par deux obscurités qui rendent nul tout effort d'ubiquité. Cécile Hartmann joue en effet sur l'unicité des lieux et des temporalités qu'elle met en image et dans *Passenger*, ce mur de galet insondable, solide, inerte, renvoie dans sa fonction aux écrans de jeu vidéo de la série des *Players* également montrée à Pontault-Combault. Ces quatre images montrent des jeunes adolescents, la tête enfouie dans des capuches de sweat-shirt, seuls et concentrés devant des écrans plasma, de dos, ayant rompu tout lien et tout dialogue avec le vivant, à peine mobiles et sans visage. Ces adolescents ont l'air de chercheurs dans des laboratoires d'expérimentation scientifique, omniscients, aux manettes du grand jeu virtuel de la vie contemporaine, et sur-adaptés au monde qui les entoure. La beauté de ces photographies joue sur ce drame suggéré en clair-obscur, cache-misère de l'indifférence et de la pauvreté psychique de ces enfants aspirés par l'omniprésence de ces écrans plasma éternels. Pas de transcendance dans ces images, un pur artefact renvoyant à un autre artefact dans un jeu aux couleurs chaudes mais stupéfiant. Ici encore, les personnages sont saisis entre deux obscurités: il n'y a rien ni personne à côté, pas de hors-champ. Les *Players* se posent en contrepoint de toute image amateur ou customisée et s'affirment de manière exclusive dans un univers technologique qui autrement les pulvérise. Cécile Hartmann regarde avec une certaine distance ces adolescents dont on a oublié le jeune âge et le sourire juvénile, perplexe comme devant de nouvelles icônes, de nouveaux druides ou de nouveaux sages, le signal et les pixels ayant déjà remplacé les signes et la cabale.

Les photographies de Cécile Hartmann sont issues de mondes indéchiffrables parce qu'encodés. Au fil des séries d'images, *Player*, *Passenger*, *Killer*,



Cécile Hartmann, *Player*, 2007. Impression numérique sur papier arche, châssis aluminium, 110 x 130 cm. Courtesy de l'artiste.

Driver, *Inhabitant*, des paraboles se dessinent, échappant aux ritournelles rhétoriques et conceptuelles galvaudées, dans une ultime célébration ou une vision hallucinatoire invitant au recueillement et à la retraite. L'homme d'affaire et le clochard se côtoient dans la série des *Inhabitants* – montrée actuellement dans l'exposition itinérante *Face à Faces* –, icônes à eux seuls de la société occidentale; Cécile Hartmann les a saisis dans des moments de repli, dans lesquels le sommeil ou l'inconscient reprend ses droits. À quoi rêvent-ils? À quoi pensent-ils? Ces moments d'extrême fatigue, de rupture avec le monde, posent de manière ontologique la question de l'existence, marginale ou hyper-sociale, et préfigurent une équivalence et une intermodalité dans une équation du monde où tout s'interchange et s'échange, équation que l'on retrouve particulièrement dans les films de Cécile Hartmann. Il n'y a pas de voie toute tracée pour analyser ces images qui, aperçues rapidement donnent d'abord l'impression d'appartenir à une banque d'image pour la presse. Pourtant il s'agit bien de visions, et non pas seulement d'images, de visions au bord de la catastrophe qui se raconte ici sans mise en scène fictionnelle. L'homme d'affaire face à l'étang n'a plus ni femme, ni maîtresse, ni argent, ni occupations, le clochard n'a pas sa bouteille, son lit en carton ni sa verve; tous deux mis à nu et absents, absorbés ou aspirés encore ici par le décor autour d'eux. La fatigue, l'absence au monde qui les caractérise rappellent ce que Roland Barthes nommait les figures du Neutre ou du désir de Neutre « qui déjouait le paradigme c'est-à-dire l'opposition binaire de type conflictuel ». Ces êtres ne se sentent pas concernés; ni la flamme imprimée sur du plastique surplombant l'un, ni les affiches de cascades surplombant le sommeil de l'autre ne les touchent parce qu'« être fatigué c'est toucher l'infini (...) ce qui ne finit jamais ». Il y a donc ici un report du monde dans un effort de neutralisation existentielle, qui ne se donne pas dans un conflit d'idée mais dans un entre-deux immune.

Et c'est justement dans le détournement des paradigmes que se jouent tous les films de Cécile Hartmann. De *Time and Tide* à *Relay*, de *You* à *Kessoku*, l'opposition culture/nature ne trouve pas sa place. Cécile Hartmann explique que ces films « créent des états de rencontre où les rapports de force laissent la place à quelque chose de l'ordre de la solidarité entre les éléments. » En effet, cette solidarité dans



Cécile Hartmann, *Inhabitant*, 2003-2005. Photographie couleur. 110 x 130 cm. Courtesy de l'artiste.



Cécile Hartmann, *Inhabitant*, 2003-2005. Photographie couleur. 110 x 130 cm. Courtesy de l'artiste.

Relay, une vidéo de six minutes réalisée en 2005, passant du mouvement des méduses dans l'eau, au flux routier la nuit, au va-et-vient des ascenseurs lumineux d'une tour, se comprend sur le mode d'une mimesis globale de la technopolis et de

la nature la plus brute. Un saut qualitatif dans l'œuvre de Cécile Hartmann qui a d'abord réalisé son premier film en 2004, *Time and Tide* (dix-sept minutes), film d'images gelées de la télévision, montées dans un mouvement comparable au reflux de vagues sur le rivage. La bande-son entêtante de *Time and Tide* se constituait d'un grésillement initial au déversement de la vague et une analogie était posée entre les images gelées du film et les grains de sable amenés par la vague, roulant et se frottant les uns contre les autres en s'échouant sur la plage. Il ne s'agissait pas de *stream of consciousness* car rien n'indiquait dans ce reflux d'images des

dans *Time and Tide* et dans les photographies de l'artiste. Les appels des immeubles clignotant la nuit et des phares de voitures relayant les signaux donnés par les méduses, provoquent la charge de ces messages incompris et dirigés vers un Autre dénué de langage commun, quelque part dans l'univers. Communiquant malgré elle, comme lorsqu'on observe un animal, l'éthos de la Terre se joue désormais dans ces signaux et ces flux, dans l'espoir aussi qu'une vie ailleurs saisira son langage. Les rapports de dominations habituels où l'on voit l'homme maîtriser les ressources minérales et inventer les nouvelles technologies sont inversés et une vie parallèle de la Terre se dessine ici, sans que l'homme n'intervienne plus.

Décentrement radical du point de vue, les films vidéographiques de Cécile Hartmann adoptent le point de vue de l'absent alors même que dans ses images photographiques l'homme s'est déjà absenté pour un temps indéterminé et infini, réfugié dans une neutralité au monde. Ces films disent ce que l'on redécouvre aujourd'hui avec la catastrophe écologique qui menace l'ensemble de nos existences: l'homme n'est pas au centre de ce qu'il a créé et inventé, ayant voulu rivaliser avec la puissance des océans et des volcans, réalisant ainsi toutes les prophéties liées aux mythes qu'il s'est inventés. L'époque mise en scène par Cécile Hartmann, celle du XXI^e siècle, pourrait se comparer à celle d'un dépeuplement radical de l'homme sur ses propres terres, aspiré par ce grand système entropique, désespéré et pourtant magnanime, grand seigneur technologique et global, régnant sur la planète qui, quant à elle, prépare sa revanche sur ce siècle écoulé, impudent et arrogant. Cécile Hartmann semble nous dire que la nature domestiquée que les citoyens cherchent aujourd'hui de manière désespérée et bourgeoise hors des villes demeure totalement illusoire et que la nature n'est en réalité pas plus séparable des tours hyper-technologiques, des avions et des flux boursiers que des volcans éteints et des océans. L'homme a transformé la planète en un système d'échange et de relais qui ne peut plus être considéré de manière subjective et romantique mais seulement comme faisant désormais partie intégrante du paysage Terre. Ces vidéos, *You* et *Kessoku*, dépassant radicalement les antinomies de l'esthétique romantique de la ruine et du sublime, montrent d'un point de vue global cette mimesis de la vie minérale et de



Cécile Hartmann, *Kessoku*, 2006. Vidéo numérique couleur sonore. 9 min. Exposition au CCC de Tours du 19 janvier au 24 février 2008.

états vécus ni subjectifs. Au contraire même, la magie du montage faisait coexister toutes ces images sur le même plan, donnant à voir une sorte de mise à plat objective mais également mélancolique, du flux d'images généré par la télévision. Dans *Relay*, Cécile Hartmann trouve quelque chose de nouveau à ce reflux d'images, un point de vue plus global et moins esthétique, qu'elle ne quitte plus par la suite avec *You* et *Kessoku*. Et cette fois-ci, l'image-mouvement permet que le change soit donné, à la fois au spectateur mais aux éléments mêmes, sur le mode de la surcharge affective déjà présent



Cécile Hartmann, *You*, 2006. Vidéo numérique couleur sonore, 3 min. Courtesy de l'artiste. Exposition au CCC de Tours du 19 janvier au 24 février 2008.

la vie biologique en questionnant d'un point de vue existentiel l'équivalence et l'analogie que ces images suggèrent. Dans ces films, on est bien avant la ruine. D'ailleurs, Cécile Hartmann est tentée par la posture de la prière, qu'elle projette de mettre en scène dans son prochain film à côté d'images de Dubaï notamment, tout en sachant pertinemment que l'homme s'est déjà absenté du monde et que toute prière relâierait à son tour ce grand flux dans cette grande mimétique et cette grande analogie entre les différents modes d'existence, que permet le point de vue global. Et c'est peut-être le message

profond du travail de Cécile Hartmann analysant elle-même cette fausse quiétude dans ses vidéos, celui d'un appel imminent à la révolution, c'est-à-dire à rompre et renverser ces flux continus et contemporains qui s'arrêteront sans nul doute un jour, de toutes les manières.

Juliette Soulez

Cécile Hartmann

au CCC
53-55, rue Marcel Tribut, Tours.
Du 19 janvier au 24 février 2008.
Tél. : 02 47 66 50 00.

Le Bruissement des images

au Cpiif
107, avenue de la République,
Pontault-Combault.
Commissaire : Stéphane Carrayrou.
Tél. : 02 70 05 49 80.

Kessoku et Relay sont disponibles
en VOD sur le site de pointligneplan.
www.pointligneplan.com